

à Louis CAUCHOIS (R.F. 30) 1905-1966

Il faut faire un véritable effort pour admettre la réalité quand la mort frappe un ami. N'était-il pas là, devant moi, quand nous faisions des projets quelques jours encore avant qu'il ne disparaisse aussi soudainement.

Faire cet article à la mémoire de Louis CAUCHOIS, mort, me paraît plutôt vouloir rendre hommage à l'un des meilleurs d'entre nous, encore vivant.

C'est en recherchant parmi les souvenirs du passé, en conversant avec ceux qui l'ont mieux connu, en évoquant une collaboration déjà lointaine à la S.N.P.A., que se dégagent les traits principaux d'une vie active qu'il a consacrée à la profession du pétrole avec le dynamisme d'un pionnier, et aussi ceux d'un caractère animé par un esprit de droiture et de générosité.

Jean LARTÉGUY, dans « La Grande Aventure de Lacq », a rendu justice à L. CAUCHOIS en faisant de lui l'un des héros de son livre.

Louis CAUCHOIS est né le 20 janvier 1905 dans la région parisienne, à Asnières, où il fait de brillantes études. Reçu à l'Ecole Centrale de Paris, il en sort ingénieur en 1928.

Il entre à l'Ecole Nationale Supérieure de Pétrole de Strasbourg en 1929, d'où il sort en 1930. Il a décidé d'être pétrolier. Mais la France, à part le petit gisement de Pechelbronn, n'a pas encore d'activité de recherche pétrolière. Il devra s'expatrier, comme tous ceux qui ont choisi cette carrière avant 1940, et s'engager dans une société étrangère.

Il part en Roumanie la même année, où il rejoindra d'autres ingénieurs français qui sont en poste dans diverses sociétés de recherche et d'exploitation des champs roumains. C'était pour le jeune ingénieur de Centrale le début d'une série d'aventures, auxquelles il sera mêlé pendant toute sa carrière, les aventures de la recherche avec tous ses problèmes : politique, économique et technique et aussi ses risques. La guerre allait s'étendre sur l'Europe et bouleverser ses plans. Mais son caractère était bien trempé ; animé de courage et d'une ambition honorable, il saura affronter les événements contraires et chaque fois repartir à nouveau pour entreprendre.

Il débute à la « Concordia » comme ingénieur de chantier, mais il gravira rapidement les échelons de la hiérarchie, il est bientôt chargé des forages et de la production. En 1934 il sera nommé chef des Ateliers de Gourma-Genitei à Moreni. En 1937, il devient le chef du Service Etudes de la Direction à Ploesti, jusqu'à la guerre — ou du moins aux événements qui vont la précéder.

Les pétroles de Roumanie faisaient déjà l'objet de convoitises, en vue du prochain conflit. Louis CAUCHOIS, avec les autres Français qui étaient sur place, devait y jouer un rôle.

Avant les hostilités déclarées entre la France et l'Allemagne, le gouvernement français avait demandé à Léon WENGER de diriger, le moment venu et contre l'Allemagne, l'opération de sabotage des installations pétrolières de Roumanie. A cette affaire vont être mêlés des grands noms de l'industrie pétrolière française.

Léon WENGER prend comme adjoint Pierre ANGOT, Directeur général adjoint de la Steaua Romana, mobilisé sur place avec un certain nombre d'ingénieurs. Louis CAUCHOIS entre dans cette organisation quasi-officielle de sabotage, avec un certain nombre d'autres ingénieurs qui seront pour la plupart à l'origine de la S.N.P.A.

Lorsque, en mai 1940, les Allemands déferlent sur la France, ils mettent la main, à la Charité-sur-Loire, sur un train dans lequel se trouvaient les archives du Quai d'Orsay, contenant le plan de sabotage de « M. WENGER ».

Aux environs du 20 juillet 1940, ils publient un livre blanc rassemblant des documents tronqués appartenant au plan WENGER, et qui tendront à prouver que les Alliés étaient prêts à sacrifier la Roumanie à leurs intérêts égoïstes. Le 24 juillet, des journaux roumains donnent tous les détails et le nom des saboteurs. La Roumanie s'orientait vers le camp des vainqueurs du moment.

Immédiatement, L. CAUCHOIS est arrêté à Bucarest avec P. ANGOT et A. MARATIER. Ils sont finalement tous expulsés, d'abord en Bulgarie où, déclarés indésirables, ils passent en Turquie. L. CAUCHOIS y devient conseiller du Gouvernement en matière de pétrole.

Bientôt Pierre ANGOT prend la responsabilité des recherches du Bassin d'Aquitaine en devenant, le 1-12-1941, Président-Directeur général de la Société Nationale des Pétroles d'Aquitaine qui venait d'être fondée. Il rassemble autour de lui un certain nombre d'ingénieurs qu'il a connus en Roumanie. Au début, la société a son siège social en zone occupée, à Paris, 1, rue du Docteur-Lancereaux, et sa direction technique à Toulouse. Dans cette ville surpeuplée par les réfugiés, on ne trouve pas de locaux. L. CAUCHOIS, son représentant, s'installe à l'hôtel Capoul où il loge, et dispose comme bureau d'une pièce étroite et sombre au rez-de-chaussée de l'hôtel, qu'il partage avec une secrétaire et deux dessinateurs.



C'est là que je l'ai rencontré pour la première fois, venant de Lavelanet (Ariège) où, avec J. SCHOEFLER, nous avons commencé les prospections géologiques. Ce premier contact devait être le début d'une coopération qui dura dix années pendant lesquelles se déroula l'histoire des recherches de la S.N.P.A. à travers le Bassin d'Aquitaine, de Lavelanet à la Côte Atlantique, et jusqu'à la découverte heureuse du champ de Lacq.

Sa formation d'ingénieur de Centrale ne l'avait pas préparé à suivre les cheminements du raisonnement des géologues qui, pour un esprit cartésien, devaient paraître fantaisistes. Il comprit rapidement que dans une région aussi bouleversée qu'est la région d'Aquitaine, la fantaisie était plus dans la nature que dans l'esprit des géologues. Les problèmes étaient ardemment discutés, cependant nos rapports devinrent des meilleurs et se transformèrent en une solide amitié qui ne se démentit jamais.

Pierre ANGOT disparu, la Société est dirigée par un ingénieur Général des Poudres, M. BLANCHARD. Le choix était bon parce que le nouveau Président sut rapidement comprendre les problèmes et les hommes qui devaient l'aider à les résoudre. En effet, la S.N.P.A. repartait pratiquement à zéro avec peu de moyens, un matériel ancien et réduit, un personnel dynamique, jeune d'âge et d'expérience. Il fallut beaucoup d'optimisme dans ces conditions pour aborder la prospection pétrolière d'un aussi vaste périmètre avec ses difficultés que l'on connaît aujourd'hui. Mais la guerre est finie, on respire mieux.

La Société se limite d'abord à des travaux de prospection ; les premiers forages sont implantés sur des bases géologiques incomplètes dans un terrain extrêmement difficile. Trois puits avaient été forés déjà sans révéler le moindre indice. On commence à s'intéresser à la partie Ouest du périmètre et un forage est implanté sur la structure de Garlin au nord de Pau. C'est là qu'on trouvera les premiers indices.

Après un passage à la R.A.P., le Directeur technique, L. CAUCHOIS, doit faire face à de nombreuses difficultés. Avec les vieilles sondes, il lui faudra deux ans pour terminer le premier trou. Les incidents se multiplient, les pièces de rechange n'arrivent pas, on doit apprendre la nouvelle technique des boues de forage pour traverser les zones d'eau salée. A 2.000 m, les premiers indices d'huile sont découverts, chacun croit au succès, on sort 10 tonnes d'huile et le gisement est épuisé. Le forage continue ; à 2.600 m c'est l'eau salée, la boue floccule, la garniture est coincée, elle ne peut être retirée, le puits est abandonné.

Cependant, avec les nouvelles sondes Ideco qui arrivent des U.S.A., et avec une plus grande expérience des ingénieurs et des foreurs, les forages se multiplient sur d'autres structures. On fore le dôme de Bastennes-Gaujacq dans les Landes à 4.100 m de profondeur, en un an.

Enfin, en décembre 1949, une sonde implantée près de la gare de Lacq remonte des déblais imprégnés d'huile à 650 m de profondeur. Le puits va débiter par pompage 5 m³/jour, petite production, mais c'est « la pierre blanche », dira le Président BLANCHARD, sur le chemin du développement qui devait intéresser la France entière.

Le second puits situé à 250 m de Lacq I sera éruptif. Louis CAUCHOIS, qui n'avait cessé de partager l'espoir des plus optimistes, avait pris une large part à ce succès. Et il allait pouvoir donner, dans les événements qui vont suivre, la mesure de sa valeur technique et de son courage.

Il fut décidé de poursuivre la recherche plus profondément à Lacq 3. La sonde disponible était encore un vieil appareil. La profondeur de 3.450 m est atteinte, des indices d'huile légère justifient un tubage. Le forage repris, des bulles de gaz apparaissent sur la boue, mais plusieurs essais ne donnent rien.

A 3.550 m, l'appareil ne pouvant plus poursuivre le forage sans risque d'incident, le forage va être arrêté. Une dernière carotte sera prélevée en allégeant la boue. A la remontée des tiges, c'est l'éruption incontrôlée du gaz qui s'échappe à plus de 600 kg de pression dans l'atmosphère de Lacq, avec un débit de 150.000 m³/jour.

L. CAUCHOIS va mettre en œuvre toutes les ressources de son expérience et de son génie pour sauver une situation qui s'avère désespérée. Il imagine une méthode pour dériver le gaz libre sur une torche. L'opération est délicate et dangereuse ; percer le tubage et souder la conduite de dérivation est une performance qui comporte des risques graves d'incendie et d'accidents de personnel. En moins d'une semaine, l'opération sera terminée et le danger immédiat sera écarté.

L'éruption contrôlée, il restait à l'arrêter. Une analyse du gaz faisait ressortir plus de 18 % d'hydrogène sulfuré en mélange avec des gaz de pétrole. Elle expliquait le caractère asphyxiant et corrosif de ce gaz dont le débit ne cessait de croître et passait à 300.000 m³ en quelques jours.

Inlassablement, L. CAUCHOIS poursuit ses recherches, prend avis auprès des techniciens de l'Anglo Iranian, finalement trouve un moyen pour tuer le puits. Mais la préparation du matériel — et compte tenu des précautions à prendre — demande six mois de délai. Il se trouvait là devant le problème le plus difficile qu'ait à résoudre un pétrolier, et d'autant plus grave qu'il se présentait dans une région habitée. Il fallait faire vite. MIRON KINLEY, du Texas, le seul spécialiste au monde, fut appelé. Il mit deux mois seulement pour cimenter le trou. Mais bientôt l'ingénieur de Centrale allait avoir sa revanche devant le problème de la corrosion.

Après l'insuccès des artifices américains, il fallait trouver en France une solution valable. Louis CAUCHOIS, qui fut chargé de coordonner les efforts de l'industrie française, allait y parvenir avec la coopération du professeur BASTIEN, de l'Ecole Centrale de Paris.

Une mise au point laborieuse fut nécessaire avec les aciéries françaises pour sortir en août 1955 les premiers tubings qui furent essayés avec succès dans les puits de Lacq 102 et 104.

Les tubings de Lacq constituent aujourd'hui une production industrielle spéciale et originale à laquelle s'intéressent à leur tour les Américains. Les puits peuvent alors se multiplier sur le champ de Lacq, le volume énorme des réserves qui va être découvert va bientôt alimenter les différentes régions de France. La raffinerie en construction sera la plus importante du monde pour la production du soufre.

Avec le recul du temps, ces brillantes perspectives projetées sur un passé obscur de patients efforts, devaient réjouir tous ceux qui avaient participé à ces efforts.

Si, par-delà sa tombe, notre ami avait pu inspirer mon propos, je suis sûr qu'il m'aurait demandé d'évoquer cette période passionnante de sa carrière à la S.N.P.A., et les recherches qu'il avait animées par une foi constante et des dons remarquables d'ingénieur.

C'est à ce moment-là qu'il tombe gravement malade, et qu'il doit se reposer et rester éloigné de ses activités pendant près de deux ans. Il est remplacé. Quand il est rétabli en 1954, il revient à la S.N.P.A. comme conseil. Bien qu'il ait pu souffrir de ce qui pouvait lui paraître une injustice, L. CAUCHOIS ne peut se contenter d'une semi-activité. Il organise son temps en accord avec la direction de la société et accepte la charge de professeur à l'Ecole Centrale, où il va enseigner aux élèves la technique de la recherche et de l'exploitation du pétrole. Il va s'inscrire à l'Association des Ingénieurs-Conseils de France.

Ses compétences et sa conscience professionnelle vont lui valoir de nombreuses consultations, études et expertises. Il retrouvait l'importante activité dont il avait besoin, gardant une influence et une autorité dans l'industrie pétrolière grâce à son expérience mais aussi à ses connaissances qu'il avait su entretenir et développer.

Il est mort à la tâche, enlevé brutalement aux siens, laissant un grand vide auprès de ses amis.

Avec tous mes camarades de l'Ecole Nationale Supérieure du Pétrole, qu'il me soit permis d'exprimer à Mme Louis CAUCHOIS et à ses enfants l'expression de notre sympathie et nos très sincères condoléances.

Ce qui appartient à tous ceux qui l'ont connu, et ce que je voudrais faire en terminant, c'est d'évoquer ses qualités humaines. L'ordre moral a, en effet, la primauté sur l'ordre intellectuel ; un savant et un technicien, si grands soient-ils, ne seraient rien s'ils n'étaient inspirés par une âme généreuse.

De fait, avec tous ceux qui l'ont approché au cours de sa carrière, qui ont travaillé avec lui, soit collègues, soit ingénieurs, soit élèves, L. CAUCHOIS était animé par le désir de « rendre service », et il le faisait avec le plus sincère dévouement et la plus grande délicatesse. Nombreux sont ceux qu'il a ainsi obligés. Ajoutons que son amitié accordée était aussi sûre que précieuse.

Ce caractère droit et généreux qui lui était propre n'a pas manqué d'avoir une profonde influence sur tous ceux qui l'ont connu.

Puisse vos qualités, mon cher CAUCHOIS, survivre en nous comme votre souvenir.

P. MAUGIS (G. 37).

René SIGWALT (Ch. 24)

1899-1966

Nous venons d'apprendre avec une grande tristesse le décès de notre camarade et ancien président René SIGWALT.

Il était né en 1899, à Muttersholz (Bas-Rhin). Après avoir fait ses études à l'Institut de Chimie qui venait de rouvrir ses portes en 1919 dans la capitale alsacienne, il entra en 1923 à l'Institut du Pétrole, nouvellement fondé (1922) à Strasbourg par le professeur GAULT.

Il fut donc parmi les premiers Français à recevoir un enseignement spécialisé en chimie du pétrole.



Après sa scolarité il entreprenait, sous la direction du professeur GAULT, à l'Ecole du Pétrole, puis du professeur LEBEAU, à la Faculté de Pharmacie de Paris, des études sur le cracking de l'hexadécane en présence de catalyseurs et passait sa thèse en 1927.

Après un stage en Roumanie, il entra en 1929 au Laboratoire Central de la C.F.R. pour travailler avec Paul WOOG. Il devint son adjoint en 1945 et le remplaça en 1952.

Ses travaux ont porté plus particulièrement sur les gaz, les essences, les fuels, les paraffines, les bitumes et les brais. Ils ont fait l'objet de publications dans plusieurs revues et de communications à des congrès.

C'est dans le Midi, à Cap-d'Ail, qu'il avait choisi de se retirer en 1964.

Pendant cinq ans, de 1932 à 1937, il assumait la charge de diriger notre Association. Sa présidence fut marquée par le transfert du Siège de Strasbourg à Paris. Ce n'était pas facile de lancer un groupement qui, à cette époque, ne comptait guère plus d'une centaine de membres. Mais cependant, grâce au dévouement de SIGWALT, une étape importante est à noter dans le développement et le rayonnement de notre Association.

Par la suite, il était resté assidu à nos manifestations amicales. Aux réunions annuelles des anciens présidents, ses conseils étaient écoutés avec profit.

Tous ceux qui l'ont connu, et ils sont nombreux, ressentent profondément la perte de ce camarade affable, très cordial, toujours prêt à rendre service.

Que Mme SIGWALT et ses enfants veuillent bien trouver ici les condoléances de l'Association des Anciens Elèves de l'E.N.S.P.M. et le témoignage de sa respectueuse sympathie.

M. LOUIS (Ch. 25).